3 1761 08266063 0

Varez, E. F.
La fille coupable

PQ
2459
V35F5

Varez.

La fille coupable repentante

Musique de Quaisain.

1804.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafilleecoupable00vare

# LA
# FILLE COUPABLE,
# REPENTANTE,

## MÉLODRAME EN TROIS ACTES;

A grand Spectacle, orné de Chants, Danses, Pantomime, etc.

Par M. E. F. VAREZ.

Musique de M. QUAISAIN.

Ballets de M. RICHARD, Pensionnaire de l'Académie Impériale de Musique.

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 4 Thermidor an XII, (23 Juillet 1804.)*

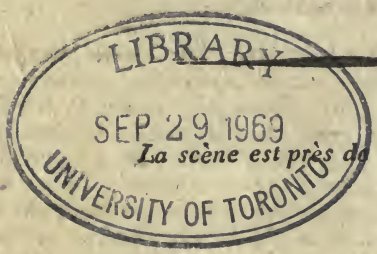
*A PARIS,*

Chez EAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XII. (1804.)

| *PERSONNAGES.* | ACTEURS. |
|---|---|
| M. DE VOLMAR, père d'Eléonore ; fou. | *M. Joigny.* |
| M. DE SEYMOUR, gouverneur de la maison des foux. | *M. Vigneaux.* |
| ÉLÉONORE DE VOLMAR, sous le nom de madame Rainville. | *Melle. Lesvesque.* |
| EDOUARD, son fils, enfant de huit ans. | *Mlle. Louise Libert.* |
| BERTRAND, bucheron. | *M. Dumont.* |
| CHARLOTTE, sa femme. | *Mlle. Lagrenois.* |
| BLAISOT, garçon bucheron ; niais. | *M. Melcourt.* |
| RUSTAU, gardien de la maison des foux. | *M. Stokleit.* |
| Un Bucheron. | *M. Barthelemy.* |
| Un domestique. | |
| Bûcherons. | |
| Paysannes. | |
| Gardiens. | |
| Foux. | |

PQ
2459
V35F5




*La scène est près de Montpellier.*

En cédant, à Monsieur Fages, le droit exclusif d'imprimer et vendre, ma pièce, LA FILLE COUPABLE, REPENTANTE ; je me suis réservé mes droits d'auteur sur les représentations qu'elle peut avoir, soit à Paris et dans les départemens. E. F. VAREZ.

# LA FILLE COUPABLE, REPENTANTE.

## ACTE PREMIER.

» Le Théâtre représente l'intérieur d'une cour, faisant » partie de la maison de Bertrand; à droite, la façade » de la maison; à gauche, des arbres; au fond, à » droite de l'acteur, un petit pavillon rustique, ayant » un volet ouvrant; une muraille traverse le théâtre; » une grande porte chartière est pratiquée au milieu. «

### *SCÈNE PREMIERE.*

BLAISOT, Bucherons, Paysannes.

» *Au lever du rideau on termine une danse villageoise,* » *dans laquelle Blaisot figure.* «

BLAISOT, *dansant.*

LA main par ici, tournez par là... Une passe, chassez tous, ensemble donc... là, c'est fini, dieu merci, nous nous en donnons, et j'dis que voilà d'quoi faire passer le déjeûner... Ma foi, autant de pris... Ah ça, c'est un autre divertissement à présent, il faut aller travailler, prenez vos outils, emplissez vos gourdes, v'là la cruche à l'eau; sur tout travaillez bien; vous voyez comme je me conduis envers vous. Si not' bourgeois, l'père Bertrand savait ça, s'il connaissait mes bontés pour vous, il me gronderait, j'suis trop faible, je le sais, mais c'est mon naturel..... nous allons aller travailler à gauche de la forêt, vous savez bien, du côté de la maison des fous; mais à une condition, c'est que vous ne me ferez pas peur comme l'autre jour, car foi de Blaisot, je me facherai.

### *SCÈNE II.*

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND.

BERTRAND, *sortant de la maison.*

EH bien! pas encore partis, vous n'avez donc pas entendu sonner l'heure; il faut que je livre demain plus

de deux cents pieds d'arbres ; nous n'avons pas de tems à perdre, partez donc, j'irai vous trouver dans la journée.

BLAISOT.

Ne vous fachez pas, nous partons, nous partons; c'est que voyez-vous, j'étais entrain de donner mes ordres *ultérieurs*.

BERTRAND.

Bavard.... mes ordres, à moi, sont que tu prennes ta coignée, sans tarder davantage, et que tu conduises ces braves gens.

BLAISOT.

Je la prends, et je pars. (*tragiquement*). Amis, suivez-moi, et que le bruit retentissant de la coignée, annonce aux échos de la forêt.... que.... nous y coupons du bois.... Non, j'dis, ça n'est pas beau, marchons.

» *Les bucherons, prennent le bas, aux parsannes et sor-*
» *tent en formant une marche grotesque.* »

---

## *SCENE III.*

### BERTRAND, *seul.*

» *Aussitôt les bucherons sortis, il ferme sur eux la porte*
» *de la rue, et s'approche avec précaution du pavillon,*
» *il ouvre le volet, et parait examiner dans l'intérieur.*

Elle dort encore, son fils est près d'elle!... pauvre malheureuse ; sa position me fait peine..... Ah! puisse cet instant de repos lui rendre ses forces et calmer sa douleur.... depuis huit jours elle est ici.... c'est au milieu de la nuit que, d'une voix déchirante, elle est venue me demander l'hospitalité, je l'ai accueillie avec bonté, Charlotte et moi, nous lui avons prodigué tous les secours que notre position peut permettre, elle nous en témoigne la reconnaissance la plus vive, mais pas un mot sur ses malheurs dont j'ignore entièrement la cause, si je connaissais le motif de sa peine, je la consollerais, le vieux Bertrand lui montrerait que l'habitant de la campagne ne sait point faire de belles promesses, mais qu'il sait obliger, et surtout qu'il possède un bon cœur... On vient. (*il va fermer le volet.*) Ah! c'est notre femme.

---

## *SCÈNE IV.*

### BERTRAND, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Eh bien! et notre voyageuse?

BERTRAND

Elle repose encore.

CHARLOTTE.

Et son fils?

BERTRAND.

Son fils aussi.

CHARLOTTE.

Quel sommeil! ... Il y a long-tems qu'elle n'avait pris au ant de repos.

BERTRAND.

C'est vrai... ; quand le malheur poursuit, on n'a pas toutes ses nuits tranquilles.

CHARLOTTE.

Tiens, veux-tu que je te parle franchement. Eh bien la présence de cette femme me contrarie.

BERTRAND.

Eh! pourquoi!... En lui donnant l'hospitalité nous n'avons fait qu'obéir au mouvement de notre cœur, elle nous à procuré l'occasion de faire une bonne action, et je l'en remercie, cela fait tant de bien, l'orsqu'on peut se dire, j'ai obligé un infortuné.

CHARLOTTE.

C'est qu'on en voit tant de ces belles affligées, qui cherchent à exciter la compassion, et qui sont si loin de la mériter?

BERTRAND.

As-tu quelques raisons pour penser ainsi de cette femme?

CHARLOTTE.

En as-tu pour penser le contraire? Au reste, si on a des soupçons, c'est sa faute ; pourquoi ne pas nous confier ses aventures, les soins que nous prenons d'elle méritent bien cette marque de confiance de sa part.

BERTRAND.

Peut-être a-t-elle de fortes raisons pour garder le silence!

CHARLOTTE.

Oh! sans doute! Eh bien, parviens à connaître les motifs de son affliction, et tu verras que c'est quelque fille enlevée à sa famille, et qui maintenant abandonnée par son ravisseur, ne sait où porter ses pas.

BERTRAND.

Qu'elle pensée!

CHARLOTTE.

Tiens, depuis l'histoire de cet infortuné, monsieur de Volmar, réduit à la plus affreuse situation par l'inconduite de sa fille. Je suis devenue soupçonneuse.

BERTRAND.

Tu me rappelles-là, une histoire bien terrible!

CHARLOTTE.

Le malheureux! après douze années d'un bonheur cons-

tant, il perd une épouse chérie, une fille seul fruit de son hymen, lui reste et forme toute sa consolation, un infâme séducteur la lui enlève, ce dernier coup frappe si vivement son imagination, sa sensibilité, que son esprit en est aliéné... il est maintenant le fou le plus terrible que l'hôpital voisin renferme... il ne songeoit pas dans sa prospérité que cet édifice que son amour pour l'humanité lui faisoit élever, seroit un jour son refuge !... l'Infortuné! et sa fille court le monde sans s'inquiéter du malheureux père à qui elle a donné mille fois la mort.

BERTRAND.

Ecoute donc, Charlotte.

CHARLOTTE.

Que me veux-tu ?

BERTRAND.

Quel soupçon!.... j'ai connu autrefois cette Eléonore fille de monsieur de Volmar, elle était jeune, alors, et aussi vertueuse que belle.

CHARLOTTE.

Eh bien ?

BERTRAND.

Une idée singulière, vient me frapper, il me semble que ses traits avaient quelques rapports avec ceux de notre voyageuse, et plus je réfléchis...

CHARLOTTE.

Tu crois ?

BERTRAND.

Oui, c'est singulier, comme cette ressemblance se présente, en ce moment, à ma mémoire, si c'était elle !

CHARLOTTE.

Qui? Eléonore !

BERTRAND.

Oui.

CHARLOTTE.

Je la chasserais à l'instant de chez moi.

BERTRAND.

Pourquoi?

CHARLOTTE.

L'enfant qui a déshonnoré sa famille, qui a porté la mort dans le cœur d'un père qui l'idolâtrait, doit être regardé comme un monstre, et ne trouver asile nulle part.

BERTRAND.

Charlotte, l'enfant qui a déshonnoré sa famille, mais qui se repent, qui vient les yeux baignés de larmes, et le cœur déchiré par les remords, implorer un pardon de celui qu'il a offensé, ou mourir à ses genoux, doit trouver un asile, des protecteurs, et tous les cœurs sensibles doivent lui en servir.

CHARLOTTE.

Propos que tout cela.

BERTRAND.

Au surplus, ce ne sont que des soupçons.

CHARLOTTE.

Sans doute; mais comment s'assurer s'ils sont fondés?

BERTRAND.

Cela n'est pas facile.

CHARLOTTE.

Je vois un moyen... son fils est jeune, sans défiance, il est facile de le faire jaser.

BERTRAND.

Abuser de son innocence....

CHARLOTTE.

Ou renoncer à obtenir des éclaircissemens, choisis; j'entends du bruit dans le pavillon, c'est peut-être lui, profitons du moment.

« Bertrand court à la porte du pavillon, écoute, fait un » signe à sa femme, ils se retirent tous deux. »

---

## *SCENE V.*

LES PRÉCÉDENS, EDOUARD.

« La porte du pavillon s'ouvre, Edouard paraît, il se » frotte les yeux, s'apperçoit qu'il fait jour, et marque » son étonnement; un buisson de roses frappe sa vue, » il court en cueillir, en forme un bouquet, et se dis- » pose à le porter à sa mère, lorsque Bertrand et sa » femme se présentent devant lui. »

ÉDOUARD, *surpris.*

AH! je ne vous voyais pas.

BERTRAND.

Te voilà levé de bonne heure, mon ami.

CHARLOTTE.

Comment ta mère a-t-elle passé la nuit?

ÉDOUARD.

Ah! bien agitée! je l'ai entendue se plaindre, gémir, cela me faisait de la peine, elle vient de s'éveiller, et moi je suis venu lui cueillir ces fleurs!

BERTRAND.

Charmant enfant!

CHARLOTTE.

Dis-moi? sais-tu ce qui cause, à ta mère, les chagrins dont elle paraît accablée?

ÉDOUARD.

Si je le sais.... oh! oui.

CHARLOTTE.

Eh bien! dis-nous....

ÉDOUARD.

Ne me demandez rien.... je ne puis rien vous dire.

BERTRAND.

En gardant le silence, tu nous prives des moyens de lui être utile.

ÉDOUARD.

C'est possible; mais au moins, j'obéis à maman.

CHARLOTTE.

Madame Rainville n'est pas son nom?

ÉDOUARD.

C'est celui qu'elle porte.

CHARLOTTE, *à part.*

Prenons un autre moyen. (*haut.*) Puisque tu persistes à garder le silence, je dois te déclarer nos intentions, nous ne pouvons pas vous garder plus long-temps.

ÉDOUARD, *effrayé.*

Que dites-vous?

BERTRAND.

Notre femme a raison, on ne peut pas toujours garder, chez soi, une inconnue.

ÉDOUARD.

O mon dieu! je vous en prie, ne prenez pas cette vilaine résolution, gardez-nous encore quelques jours si cela est utile au repos de maman, elle n'attend que le rétablissement de ses forces pour vous délivrer de l'embarras qu'elle vous cause, ainsi ne la renvoyez pas; d'ailleurs, cela ne serait pas beau de votre part, on dirait que vous ne l'avez secourue que pour savoir son secret, et que n'ayant pu y parvenir, vous l'avez chassée de chez vous; ah! vous qui êtes si bon, vous ne ferez pas cette méchante action!

BERTRAND, *à Charlotte.*

Résiste à ce langage.

ÉDOUARD, *lui prenant la main.*

Vous ne la renverrez pas, n'est-ce pas?

BERTRAND.

Non, mon ami, non.

ÉDOUARD, *avec expression.*

Ah! vous me faites bien plaisir.

CHARLOTTE, *à part.*

Je ne renonce pas à mon projet.

ÉDOUARD.

Je vous quitte, et retourne près de maman; adieu.

BERTRAND.

Adieu, Edouard.

CHARLOTTE, *l'arrêtant.*

Pas un mot sur notre conversation.

ÉDOUARD.

Soyez tranquille..... vous voyez que je sais garder un secret.

« Il se jette dans les bras de Bertrand, qui l'embrasse, il » baise la main de Charlotte, lui dit adieu, et rentre » dans le pavillon. »

---

## *SCENE VI.*

### BERTRAND, CHARLOTTE.

BERTRAND.

EH bien ! te voilà punie ! as-tu encore l'envie de questionner cet enfant ?

CHARLOTTE, *un peu fâchée.*

Cela devient inutile puisqu'on n'en peut rien tirer.

BERTRAND.

Je l'en félicite, une discrétion pareille, à son âge, ne peut promettre qu'un homme de caractère dans la suite.

CHARLOTTE.

Tu renonces donc à savoir qu'elle est cette femme ? à voir si tes pressentimens sont fondés ?

BERTRAND.

Non, mais j'attends tout du temps.

CHARLOTTE.

Ecoute ; madame Rainville ne peut tarder à venir, je servirai le déjeûner ; tandis que nous serons à table, fais adroitement tomber la conversation sur la maison des fous, tu auras soin d'entrer dans quelques détails sur la folie de monsieur de Volmar, cela te sera facile, tu l'as vu dix fois dans ses crises !

BERTRAND.

Après.

CHARLOTTE.

Si elle est, comme tu le crois, sa fille, nécessairement elle doit éprouver une vive sensation au récit des malheurs de son père, son émotion sera visible, et nos doutes éclaircis.

BERTRAND.

Volontiers, je consens à ce projet.

CHARLOTTE.

C'est bien heureux !

BERTRAND.

Mais à condition, c'est que dans le cas où elle serait cette Eléonore, elle restera maîtresse de son secret, libre d'exécuter les projets qu'elle peut avoir conçus, et que tu ne lui refuseras pas l'hospitalité que nous lui accordons.

CHARLOTTE.

Eh! sans doute! que je sache seulement ce qu'elle est, et je suis contente.

BERTRAND, *riant.*

Bonne Charlotte! je connais ton cœur, mais la tête.... ah! la tête.... allons, va nous préparer le déjeûner.

---

## *SCÈNE VII.*

### BERTRAND, ELEONORE, EDOUARD.

« Aussi-tôt que Charlotte est sortie; Eléonore, tenant » Edouard par la main, paraît à la porte du pavillon : » Bertrand va au-devant d'elle, Eléonore lui tend la » main. »

BERTRAND.

EH bien, madame! comment vont les forces ce matin?

ELÉONORE.

Beaucoup mieux, monsieur Bertrand; depuis bien long-temps, je n'avais passé une nuit aussi tranquille.

ÉDOUARD.

Tu t'en porteras mieux.

BERTRAND.

Votre fils a raison, le repos est le premier remède que je connaisse.... ah! çà, nous allons déjeuner.

ÉLÉONORE.

J'aurais, avant, deux mots à vous dire.

BERTRAND.

A moi! madame?... Parlez tout de suite, je vous écoute.

ÉLÉONORE.

Voici huit jours que vous exercez, envers moi, la plus généreuse hospitalité, je voulais encore quelques jours profiter de vos bons soins et user de votre complaisance; mais je me trouve aujourd'hui tellement rétablie, que je vais prendre congé de vous.

BERTRAND.

Quoi! vous voulez partir?...

ÉLÉONORE.

J'y suis forcée, le motif de mon voyage m'est trop cher pour le différer davantage, il ne me reste plus qu'à m'acquitter envers vous.... que dis-je, m'acquitter! ah! quels sont les trésors qui pourraient payer vos soins, ceux de Charlotte, les attentions que tous deux vous m'avez prodiguées, ainsi qu'à mon fils! m'acquitter envers vous m'est donc impossible! mais daignez recevoir une marque de ma reconnaissance..... cette bague est la seule chose dont je puisse disposer! elle m'est chère.... acceptez-là! si la fortune un jour m'est favorable, je saurai recon-

naître vos soins d'une manière plus généreuse! si le sort continue de me poursuivre, j'aurais au moins la consolation, si je ne vous ai pas récompensé, de vous avoir donné une preuve de ma bonne volonté, en vous sacrifiant un objet qui m'est bien précieux.

BERTRAND.

Que dites-vous, madame?... Avez-vous pensé que le vieux Bertrand vendait les services qu'il a le bonheur de rendre? Avez-vous pû croire qu'un vil intérêt guidait mes actions?... Non, madame; gardez cet objet qui vous est si cher, souvenez-vous quelques fois, que dans ma cabane, vous avez trouvé l'hospitalité, je serai satisfait : voilà la récompense que j'ambitionne, et la seule qui me convienne.

ÉLÉONORE.

Homme généreux et sensible; oui, je conserverai votre souvenir; mais, acceptez....

BERTRAND.

Cessez ce langage, où je me retire....

ÉLÉONORE.

Mais ce n'est point un salaire que je vous offre, c'est une marque de ma reconnaissance.

---

## *SCÈNE VIII.*

LES PRÉCÉDENS, CHARLOTTE.

ÉLÉONORE, *continuant.*

AH! Charlotte! venez m'aider à faire accepter à votre époux, ce léger gage de mon amitié.

BERTRAND.

Encore une fois, je ne prendrai rien, madame.

CHARLOTTE.

De quoi s'agit-il donc?

BERTRAND.

Madame nous quitte, et pour prix de nos soins, veut me faire accepter ce cadeau....

CHARLOTTE.

Que tu refuse.... à la bonne heure, l'intérêt ne nous guida jamais, il nous suffit de savoir qui nous obligeons.

ÉLÉONORE.

Je craindrais de vous offenser, en insistant davantage; je me tais.

BERTRAND.

Bien, mais oublions tout ceci un moment, et parlons d'autre chose.... de quel côté comptez vous porter vos pas?

ÉLÉONORE.

Je suivrai la route jusqu'a Montpellier.

BERTRAND.

Est-ce que vous connoissez quelqu'un dans cette ville ?

ELÉONORE.

C'est là, où j'ai reçu le jour.

CHARLOTTE.

A Montpellier. (*à part.*) C'est elle.

BERTRAND.

Je n'ai jamais connu en cette ville de famille portant le nom de Rainville.

ELÉONORE.

Cela est possible.

BERTRAND.

En ce cas, chez qui allez-vous donc ?

ELÉONORE.

Dispensez moi de vous répondre.

BERTRAND.

Pensez-vous madame, qu'une vaine curiosité me guide! si je me hazarde à vous questionner, l'envie de vous être utile, est mon seul motif, parlons franchement, vous paraissez touchée de nos soins, vous daignez nous en témoigner de la reconnaisance : eh bien! s'il est vrai que nous ayons mérité votre estime, donnez m'en donc une preuve en me confiant vos malheurs, je suis disposé à tout entreprendre pour vous rendre la tranquillité, pour secher les larmes que je vous vois répandre, épanchez vos chagrins dans mon sein. Ces cheveux blanchis par l'âge, ne sauraient-ils vous inspirer de la confiance ? Allons, madame, rompez un silence contraire à vos intérets, et fiez-vous à moi, chez qui allez-vous à Montpellier ?

ELÉONORE.

Je ne puis résister à vos instances... je vais chez monsieur de Seymour.

CHARLOTTE, *à part.*

Monsieur de Seymour, l'ami de monsieur de Volmar ! C'est elle !

BERTRAND.

Eh bien, madame, je vais vous éviter une route inutile ; monsieur de Seymour n'est plus à Montpellier ; depuis quelques années, il est gouverneur de la maison des fous, située à une petite demi-lieue de cette habitation, il est vrai qu'il avait conservé un logement à la ville ; mais le désir de ne point quitter un ami que des malheurs ont privés de sa raison, le lui a fait abandonner, et l'a déterminé à se fixer tout à fait à l'hospice.

ELÉONORE.

C'est donc à cette demeure où j'irai le trouver.

BERTRAND.

Vous ne partirez pas seule ?

ELÉONORE.

Seule ! mon fils sera avec moi.

CHARLOTTE. *à part.*

Ah ! qu'elle ne s'en ira pas, sans que mes doutes soient fixés (*bas à Bertrand*) ; parle du fou.

BERTRAND.

Oui. (*haut*) Votre résolution me surprend et m'afflige ; je comptais avoir au moins le plaisir de vous mettre sur la route ; je vais rejoindre mes bucherons qui travaillent dans les environs.

ELÉONORE, *changeant de conversation.*

Je sais que cette hospice est établi depuis long-tems, j'en ai connu le fondateur... cette maison renferme-t-elle beaucoup de ces malheureux ?

BERTRAND.

Mais, oui, entre autres de furieux, un principalement qui, malgré toutes les précautions qu'on emploie près de lui, est déjà parvenu à s'échapper plus de dix fois.

ELÉONORE.

Et qui donc a pu procurer à ce malheureux une telle démence ?

BERTRAND.

Mais madame, on assure que c'est sa fille, qui l'a cruellement abandonné.

ELÉONORE, *avec effroi.*

Sa fille ! que dites-vous ? Dieux !

CHARLOTTE.

Qu'avez-vous donc, madame, vous paraissez indisposée ?

ELÉONORE, *se remettant.*

Rien, madame Bertrand, mais je n'ai pu me défendre d'un sentiment d'horreur en songeant à la situation de ce malheureux.... poursuivez, je vous en prie...

BERTRAND.

Dans ses accès de folie, il croit la voir, dans le même instant on lui voit verser des larmes sur son sort, et l'accabler de sa fureur, je l'ai vu moi, madame, et j'en ai été effrayé ; son maintient est noble et imposant, sa voix forte et sonore, son œil extrêmement vif et pénétrant. (*musique accompagnant la voix*). Je l'entendis un jour dire avec l'accent du plus violent désespoir, « ma fille, » ma fille, sauve toi des poursuites de l'infâme Durville. «

*Pendant le couplet précédent, Eléonore s'est levée dans la plus grande agitation, et a suivi tous les mouvemens de Bertrand.*

ELÉONORE.

Dieux ! mon père !.... je me meurs. (*Elle s'évanouit*).

CHARLOTTE.

Plus de doute, c'est Eléonore !.. revenez à vous madame.

EDOUARD.

Maman, ma chère maman.

BERTRAND.

Qui peut donc vous causer cet effroi?

ELÉONORE, *égarée*.

Mon père, mon père, privé de sa raison, et j'en suis la cause, et c'est moi qui l'ai réduit à cette situation!... idée affreuse.

BERTRAND.

Reprenez vos sens, madame.

EDOUARD.

Maman, tu me fais de la peine.

ELÉONORE.

Achevez de m'instruire ; dites-moi, vous êtes sûr qu'il a nommé Durville?..... N'a-t-il pas encore prononcé un autre nom?

BERTRAND.

Oh! souvent! en appellant sa fille, il la nomme son Eléonore.

ELÉONORE.

Eléonore! plus de doute, c'est lui, ma honte est publique, mes crimes sont connus, je n'ai plus qu'à mourir.

EDOUARD.

Oh! mon dieu! pourquoi pleures-tu comme cela?

CHARLOTTE.

Quoi, madame, vous seriez?...

ELÉONORE.

Il n'est plus tems de feindre: oui, je suis cette Eléonore, qui osa méconnaître l'autorité paternelle, qui n'a pas craint d'enfreindre les volontés d'un père : c'est moi que l'infâme Durville a enlevée à sa famille, c'est moi qui venait aujourd'hui me jetter aux genoux de mon père, abjurer mes erreurs, lui présenter mon fils, et tâcher par mon repentir, par mes larmes, de fléchir sa juste rigueur.

EDOUARD.

Maman, ne pleure donc pas.

CHARLOTTE.

Eh! comment avez-vous pu consentir à....

BERTRAND.

Chut... n'a-t-elle pas assez de sa douleur... mais madame, ce Durville...

ELÉONORE.

N'existe plus.... apprenez tous mes malheurs, vous êtes digne de ma confiance... j'avais à peine dix-huit ans lorsque je vis Durville... jeune, sans expérience, je me livrai aveuglement à la passion qu'il sût m'inspirer : il demanda ma main, mais pour mon malheur, une haine qui existait entre sa famille et la mienne, la lui fit refuser, plusieurs amis intercédèrent en notre faveur mais

mon père déclara que jamais il ne consentirait à cette union; j'éprouvai à cette nouvelle la plus vive douleur; Durville sût en profiter et me fit proposer de le suivre en Amérique, où sa famille possédoit quelques propriétés, et de contracter avec lui un mariage secret.... je frémis à l'idée de désobéir à mon père; mais la vie de mon amant dépendait de ma réponse : égarée par une passion invincible, je le suivis. arrivée au terme de notre traversée, notre hymen fut célébré dans le plus grand secret; j'aurais peut-être goûté quelques instans de bonheur, si l'idée de mon père, maudissant sa coupable fille, n'eût sans cesse été présente à ma pensée; plusieurs années s'écoulèrent dans cette cruelle position; enfin, à force de prières, j'obtins de Durville qu'il passerait en France, et que là, il demanderait mon pardon, il partit; trois années se passèrent, mon fils grandissait, et mes devoirs de mère me consolaient de l'absence de mon époux; cependant, plusieurs de mes lettres étant demeurées sans réponse, mes inquiétudes augmentaient, de cruels pressentimens s'offraient en foule à mon imagination, lorsque je reçus l'affreuse nouvelle que Durville, loin de s'acquitter du devoir sacré dont il était chargé, s'était livré à de funestes passions, et qu'à la suite d'une orgie, il avait été provoqué en duel, et avait succombé; ce châtiment me donna la preuve certaine que celui qui ose enfreindre les principes de l'honneur, et braver, par sa conduite, les lois et les mœurs, reçoit, un jour, la punition due à sa témérité.

BERTRAND.

Le misérable!

CHARLOTTE.

Voilà! voilà les hommes!

BERTRAND.

Continuez, madame.

ÉLÉONORE.

Vous pouvez présumer ma douleur, l'amour m'avait décidée à le suivre, et je le perdais, je voulus quitter ce pays de désolation, et vendre les propriétés de mon époux, on s'y oppose, surprise et voulant faire valoir mes droits, je justifie de mon acte de mariage, alors j'apprends l'affreuse vérité.... la maison que j'habite ne m'appartient pas, mon mariage est simulé, l'acte qui le constate est faux, je suis victime de la plus infâme séduction, je me vois forcée d'abandonner ma demeure, la honte sur le front, et traînant après moi, mon malheureux fils; j'affronte, avec courage, les périls d'une traversée, je brave tous les dangers, je vais revoir mon père.... Mais, hélas! vous m'apprenez que c'est parmi des insensés, des êtres effrayans, dont l'aspect

imprime l'épouvante et l'horreur, qu'il faut que j'aille le chercher ; et c'est moi qui ai pu le réduire à cet état affreux! ah! pourquoi ai-je survécu à mes malheurs? pourquoi suis-je mère? cet instant serait celui de mon trépas!

CHARLOTTE.

Quel enchaînement de malheurs!

BERTRAND.

Indigne Durville que n'existes-tu encore? tu verrais la situation de ta victime! elle te ferait connaître l'horreur de ton crime!

ÉDOUARD.

Maman, tu me dis toujours que je suis ta consolation, ainsi ne te chagrines donc pas.

CHARLOTTE.

Voilà le fruit des mauvais conseils.... Voyez à quoi peut conduire une première faute....

BERTRAND.

Allons, paix! ce n'est pas là le moment de moraliser, tais-toi, si tu le peux.... Eh bien! madame, maintenant que le hasard vous a instruite du sort de votre père.... Qu'allez-vous faire?

ÉLÉONORE.

Exécuter mon projet, et aller me jetter à ses genoux! mais, que dis-je! si sa raison est totalement égarée, il ne me reconnaîtra pas alors? que devenir!

BERTRAND.

Il ne faut pas désespérer, il a des momens de tranquillité, et peut-être....

ÉLÉONORE.

Alors, je ne balance plus, je pars....

ÉDOUARD.

Je vais avec toi....

ÉLÉONORE.

Oui, mon ami.

CHARLOTTE.

Attendez au moins que vous soyez un peu revenue de cette scène.

ÉLÉONORE.

Je ne puis différer davantage.

---

## *SCENE IX.*

LES PRÉCÉDENS, BLAISOT.

BLAISOT, *frappant en dehors.*

Père Bertrand, ouvrez, ouvrez, c'est moi.

BERTRAND.

Silence, pas un mot sur ce qui vient de se passer.

( *Il va ouvrir.* )

BLAISOT, *entrant.*

Eh ben! vous vous dépêchez joliment, j'ai eu le temps de compter les clous de la porte.... Qu'est-ce que vous faisiez donc? Tiens! comme vous avez l'air gai!

BERTRAND.

C'est bon; pourquoi reviens-tu?

BLAISOT.

Pardine, ce n'est pas pour mon plaisir, il n'y a pas d'agrément à prendre, à faire une grande demi-lieue, quand on est déjà fatigué.... Je viens pour vous dire une nouvelle.... Il y a un fier changement à la maison des foux, allez!

ELÉONORE, *vivement.*

Que dites-vous?

BLAISOT.

Ah! mon dieu! quelle vivacité! vous m'avez fait peur.... Quiens! est-ce que vous avez des amis par-là, vous?

BERTRAND.

Paix.... Que veux-tu dire?

BLAISOT, *à part.*

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

CHARLOTTE.

Eh bien! ce changement, voyons?

BLAISOT.

Eh bien! j'vas vous le dire.... Vous saurez donc que M. de Seymour s'étant apperçu de quelques tricheries de la part des employés de l'hospice, a renvoyé tout le monde, et qu'aujourd'hui on installe les nouveaux venus; en outre de çà, il m'a envoyé dans la forêt, de venir vous dire que la demande que vous aviez faite, de fournir la maison de bois, vous est accordée; v'là-t-il pas des nouvelles?

BERTRAND.

C'est bon; il suffit, retournes à ta besogne.

BLAISOT.

Ah! un moment, je suis fatigué, il faut que je me repose. (*à part.*) Si j'pouvais savoir ce qui les rend tristes. (*il va s'asseoir.*)

BERTRAND.

Eh bien! madame, persistez-vous toujours dans votre résolution?

ELÉONORE.

Elle est invariable, monsieur Bertrand.

CHARLOTTE.

Attendez seulement un jour de plus.

ELÉONORE.

Chaque instant augmente mon supplice.

BLAISOT, *à part.*

Ils ont l'air sans dessus-dessous.

BERTRAND.

Permettez au moins que je vous accompagne.

ELÉONORE.

Je ne le souffrirai pas.

BLAISOT, *à part.*

Tiens! l'bourgeois qui fait le galant!

BERTRAND.

Permetttez, au moins, qu'on vvus indique le chemin?

ELÉONORE.

C'est la seule chose à laquelle je puisse consentir.

BERTRAND.

Blaisot?

BLAISOT.

Hein!... Ah! s'il vous plaît.

BERTRAND.

Conduis, madame, à la maison des foux.

BLAISOT, *effrayé.*

Qui çà? moi! moi, tout seul? (*bas à Bertrand.*) Est-ce qu'elle est folle?

ELÉONORE.

Sur la route seulement.

BLAISOT.

A la bonne heure! j'vous la montrerai de loin.... Mais, qu'est-ce que vous voulez donc aller faire là?

BERTRAND.

Point de questions, marche devant.

BLAISOT.

Ah! mon dieu! (*le contrefaisant.*) Marche devant. (*à part, en sortant.*) Je ne l'ai jamais vu si brutal.

ELÉONORE.

Viens, mon fils! adieu, braves gens; nous nous reverrons peut-être dans un moment plus heureux pour moi, si le sort en ordonne autrement, croyez que vos bienfaits resteront à jamais gravés dans le cœur d'Eléonore; adieu.

» Elle embrasse Charlotte, presse les mains de Bertrand » sur son cœur; elle présente son fils, qui reçoit les » caresses de Bertrand et de Charlotte; Blaisot toujours » interdit, les examine; au dernier adieu, Blaisot sort; » Bertrand, la tête nue, invoque le ciel; Charlotte » conduit les voyageurs au fond de la scène. »

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

« Le théâtre représente une épaisse forêt; au fond, plu-
» sieurs montagnes; au milieu du théâtre, des arbres
» à demi abattus, des branches, etc.

## *SCENE PREMIERE.*

« Les bucherons sont tous à travailler, les femmes rama-
» sent des branches et en forment des tas. »

## *SCENE II.*

### Les BUCHERONS, BERTRAND

BERTRAND.

Eh bien! mes enfans, la besogne avance-t-elle? je vous l'ai dit ce matin, c'est demain que je dois livrer, je ne puis reculer d'un seul instant.

LE BUCHERON.

Soyez tranquille, not'bourgeois, v'là que nous avons fini.... Mais, dites-nous donc? Qu'est-ce donc qu'est devenu Blaisot?

BERTRAND.

Ah! il est allé conduire cette voyageuse qui demeurait chez moi depuis quelques jours.... Je suis étonné qu'il ne soit pas de retour, le maudit bavard se sera amusé en route.

LE BUCHERON.

Eh dame! écoutez-donc, dans s'te saison-ci, on n'court pas comme dans l'hyver.... Mais, t'nez, j'crois l'entendre.

BERTRAND.

Tu as raison.... Justement, c'est lui.... Ah! parbleu! nous allons voir....

## *SCENE III.*

### Les précédens, BLAISOT.

BLAISOT.

Me v'là! me v'là! vous m'avez cru perdu, j'suis sûr, dame! c'est que j'ai fièrement couru!

BERTRAND.

Oh! je crois bien que tu n'as pas tort.... Eh! et cette femme?

BLAISOT.

Oh! il m'est arrivé une fière aventure depuis que je vous ai quittés.... Ah! mon dieu! quelle aventure!

BERTRAND.

Expliques-toi donc?

BLAISOT.

Imaginez-vous que je cheminais devant votre protégée... pas trop content; mais enfin, je me disais, puisqu'il le faut, il le faut.... A peine sommes-nous à ce petit chemin blanc, qu'est là-bas, à gauche, que je lui montre, à travers les arbres, les cheminées de l'hôpital de la maison des foux, où elle voulait aller, j'n'ai pas plutôt dit, que la v'là qui, sans m'dire adieu, se met à courir à travers les broussailles, son fils se sauve avec elle; j'ai beau crier : mais ce n'est pas le chemin, vous allez vous perdre; bah! elle court encore plus fort, si bien que je l'ai perdue. Ainsi, v'là ma commission joliment remplie..... Mais, ne m'grondez pas, père Bertrand, d'honneur, ce n'est pas ma faute, ne me grondez pas.

BERTRAND.

Mais, malheureux! il fallait courir après elle?

BLAISOT.

Oui, j'vous le dis.... J'vais aller me fatiguer à courir après une femme qui se sauverait encore plus fort.... Au surplus, j'ai réfléchi à une chose, elle demandera son chemin; elle a une langue.... une femme!

BERTRAND.

Il y avait un moyen tout simple de la retrouver, c'était de l'attendre sur le bord de la route qui conduit à l'hospice.

BLAISOT.

Ah! oui, sans doute, et puis l'y conduire, n'est-ce pas?.. Ah! que je n'vas pas dans s't'enfer là! moi, avec tous ces foux.... Donner, ne leur coute rien, à ces gens là; on en rapporte toujours quelque chose, une tape, une bosse....

BERTRAND.

Que v'a-t-elle devenir? égarée dans cette forêt! ne connaissant pas le pays... Il semble que le malheur s'attache à sa poursuite!... Allons, je vais faire mon possible pour la rejoindre.

BLAISOT.

Il n'est pas dit que vous réussirez....

BERTRAND.

Si je n'y parviens pas, alors j'irai trouver monsieur de Seymour, je le préviendrai de sa démarche, et peut-être...

BLAISOT.

Il faut que vous ayez une bonne envie d'obliger, tou-

jours.... Vous ne connaissez pas cette femme; à quoi sert de vous donner tant de mal? d'aller vous fatiguer....

BERTRAND.

Oh! je te reconnais, insouciant!.. Eh bien! moi, lorsqu'il s'agit d'obliger, de servir mon semblable, je n'ai jamais balancé.... Tu reconduiras ces braves gens à la maison.

BLAISOT.

Allons, allez, vous êtes le maître. (*Bertrand sort.*)

---

## *SCENE IV.*

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ BERTRAND.

BLAISOT.

IL court comme s'il allait la trouver; qu'il aille! qu'il aille! pour moi, je m'tranquilise. Elle m'a déjà fait assez troter aujourd'hui. Ah çà! dépêchez: voyons, la besogne avance. t-elle?

UN BUCHERON.

Tu vois bien que voilà qui est fini.

BLAISOT.

C'est fini? Eh bien! puisque c'est fini, reposons-nous, et j'vas vous chanter une petite chansonnette, d'un style, ah! j'dis d'un style! d'abord, je vous avertis que c'est une histoire véritable qui vient d'arriver, il y a deux ou trois cens ans, à un jeune homme considérable.

RONDE.

Jadis un très-beau jeune homme,
Mais qui ne me valait pas,
Il ne pouvait rien apprendre,
Pas même son a, b, c;
Un certain jour, sur la brune,
Il apperçut deux beaux yeux:
Crac, le voilà qui sent naître,
Tout aussitôt de l'esprit.

Or donc, c'était une belle
Qui se connaissait en sot;
Elle avait lu dans son âme,
Femme, ne s'y méprend pas;
Cela, lui donna l'idée,
De hasarder des leçons;
Où trouver un meilleur maître,
Pour donner beaucoup d'esprit.

Depuis ce temps-là, Léandre,
C'est ainsi qu'il s'appellait,
Devint savant, devint brave:
Avant, il était poltron.
Puis, advint le mariage,
Combien il en fut joyeux;
Il plut toujours à la dame,
En lui montrant son esprit.

« Tous les bucherons ont dansé à la fin de chaque couplet, » vers le milieu du troisième, une cloche se fait entendre » dans le lointain; l'orage augmente. »

BLAISOT.

Ah! mon dieu! qu'est-ce que j'entends?

LE BUCHERON.

C'est la cloche de l'hospice.

BLAISOT.

Encore un damné fou qui se sera échappé!... Qu'est-ce que je vais devenir, moi? Je me sauve, pour commencer, après çà, nous verrons.

LE BUCHERON.

Est-ce que tu as peur?

BLAISOT.

Comment! peur?... Non, monsieur, je n'ai pas peur, mais je suis prudent; voulez-vous que je me trouve nez à nez avec un fou? Il y aurait de quoi perdre l'esprit!

LE BUCHERON.

Tiens, voilà le gardien qui accourt par ici.

BLAISOT.

Qui? le gros Rustau? Ah! il n'est pas fou, celui-là; mais, pour méchant, ah! quand il vous regarde avec ses moustaches!.... Allons, je ne vivrai pas long-temps; le tonnerre, un fou, en voilà plus qu'il n'en faut pour en faire mourir dix comme moi.

---

## *SCÈNE V.*

LES PRÉCÉDENS, RUSTAU, *plusieurs hommes portant des bâtons, fourches, etc. etc. etc.*

RUSTAU.

Avez-vous vu, par ici, un de nos foux? Si je le rencontre, morbleu! il ne s'échappera plus, je vous en réponds.

BLAISOT.

Il n'y a pas de fou, ici, monsieur, il n'y a que nous.

RUSTAU.

Alors, il faut prêter main forte, et nous aider à le rejoindre: je vous préviens qu'il est dangéreux.... C'est ce M. de Volmar.

BLAISOT.

Ah! je sais; celui qui est là à cause de sa fille?... Diable! ce n'est pas le plus doux de la maison!

RUSTAU.

Aussi, je me charge de faire remettre dix pistoles à celui d'entre-vous qui pourra le rencontrer.

BLAISOT.

Dix pistoles?... Ah! mon dieu! comme c'est dommage que je sois poltron.

RUSTAU.

Commencez vos recherches, de l'activité, du courage; s'il résiste.... vertubleu....

BLAISOT.

Ah! quel homme!

RUSTAU, *à Blaisot.*

Allons, l'ami, conduisez ces braves gens.

BLAISOT, *surpris.*

Qui çà? moi?... Allons donc, vous plaisantez?

RUSTAU.

Je ne plaisante jamais, je vous en avertis.

BLAISOT.

Je n'aurais qu'à avoir le malheur de le rencontrer?

RUSTAU.

C'est ce qu'il nous faut.

BLAISOT.

Mais songez donc, que si lui s'enfuit de moi, moi je m'enfuirai de lui.

RUSTAU.

C'est ce que nous verrons; allons, mettez-vous à leur tête.... Nous nous rejoindrons au haut de la montagne.

BLAISOT.

Comment? à la tête?... Non pas, s'il vous plaît, à la queue.... Décidément, vous voulez exposer un jeune homme comme moi... D'abord, s'il me touche, je tombes mort, et je deviens fou, j'en suis sûr.

RUSTAU.

Point de verbiage.... Pars, où palsambleu....

BLAISOT.

Eh bien! eh bien! je pars, je pars.... C'est aujourd'hui mon dernier jour.

» Rustau, divise son monde, et leur indique divers » chemins; il sort le dernier, suivi de plusieurs » hommes. »

---

## *SCENE VI.*

### ELEONORE, EDOUARD.

» L'orage augmente; Eléonore, les cheveux épars, et dans » le plus grand désordre, tenant son fils par la main, » paraît sur le haut de la montagne, elle marche avec » peine; arrivée sur la scène, elle s'assied sur un tronc » d'arbre et embrasse son fils. »

ELÉONORE.

AH!... Où suis-je?... Que je paye cher un moment de

précipitation.... Pourquoi ai-je quitté mon guide ? L'aspect de la maison, où mon père est renfermé, a troublé mes sens ; J'ai voulu hâter l'instant qui me rapprochait de lui.... Je suis égarée, perdue ; mon fils, mon cher Edouard ! Est-ce ici que nous devons mourir ?

EDOUARD.

Maman, ne parle pas ainsi, tu me fais trembler.... Pourquoi n'as-tu pas voulu que Bertrand nous accompagnât ?

ELÉONORE.

Eh ! mon ami ! pouvais-je rendre quelqu'un témoin de mon entrevue avec mon père ?... Pouvais-je m'exposer à faire connaître les reproches qu'il peut m'adresser ?.. C'est moi seule qui doit éprouver sa colère !

EDOUARD.

Sois tranquille ; je serai là, moi, et je saurai si bien le supplier, qu'il te pardonnera tout de suite.... Est-ce qu'un père peut rester long-temps fâché contre son enfant, donc ?

ELÉONORE.

Puisse ton vœu se réaliser !

EDOUARD.

Maman, je suis bien fatigué, tâchons de trouver un abri.... Tiens, entends-tu une cloche ? cela annonce que nous ne sommes pas loin de quelques maisons.... Le tonnerre est si fort, que j'ai peur.

ELÉONORE.

Pauvre enfant !... Mais je crains de nous égarer encore davantage.... Personne ne viendra à notre secours.... L'orage est furieux ; la cîme des arbres, agitée par les vents, semble attirer la foudre sur nos têtes ! ( *on entend le bruit d'une chaine.* ) Paix ! Qu'est-ce que j'entends ? Je frissonne malgré moi !

---

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE VOLMAR.

« M. de Volmar arrive lentement, et porte à sa main une » branche d'arbre ; sa chaîne brisée, pend à son côté ; » il considère autour de lui ; Eléonore et Edouard écou- » tent, et n'osent respirer. »

ELÉONORE.

ON marche près de nous.... Edouard, ne parles pas. ( *Elle se retourne, et dit avec effroi :* ( Que vois-je ? Quel fantôme paraît se dessiner dans l'obscurité !

M. DE VOLMAR, *entendant du bruit, se retourne vivement, et appercevant Eléonore et son fils, il pousse un cri.*

Ah !

ELÉONORE.

Dieux! sauvons-nous! sauvons-nous.... Viens, Edouard!

» Elle prend son fils, et dans la plus grande agitation » cherche à fuir; elle heurte plusieurs arbres; Volmar » la poursuit toujours; enfin, elle parvient à s'emparer, » avec Edouard, de la massue de Volmar; elle cherche » à la lui arracher; Volmar, par un mouvement brus- » que, les fait quitter, et lève de nouveau son arme » sur Eléonore; un éclair frappe sur sa figure. Eléonore » le reconnaît. «

Dieux! mon père! Il vient me punir!

EDOUARD.

C'est maman! ne lui faites pas de mal!

VOLMAR.

Qui êtes-vous? Que me voulez-vous? Me cherchez-vous pour me conduire dans l'asile infernal, où l'on m'a renfermé? Je n'irai pas, non.... non. (*l'examinant.*) Mais, que dis-je? vous n'êtes pas du nombre de mes bourreaux... Vous portez les habits d'un sexe bien perfide... Dites-moi? Ah! dites-moi, tout de suite, me connaissez-vous?.. Hein! répondez?

ELÉONORE, *tremblante.*

Si je vous reconnais! Ah! toujours!... Dieux! quelle affreuse situation!

VOLMAR, *plus tranquille.*

Oui; oh oui! ma situation est affreuse! Eh bien! vous ne le croirez pas?... C'est elle.... c'est ma fille! qui m'a réduit ainsi.... Je suis cependant son vieux père, (*s'attendrissant.*) l'ami de son enfance. Elle m'a abandonné... Elle m'a fuit... Elle s'est... déshonorée.... Mais, le ciel!.. Entendez-vous sa foudre: il tonne sur sa tête... Elle est punie... Elle est morte... Oh! morte. (*Essuyant une larme.*) Ne lui dites pas que vous m'avez vu pleurer.

ELÉONORE.

Edouard!.. je vais mourir.

EDOUARD.

Oh maman! j'ai bien peur.

VOLMAR.

Que vois-je? un enfant! (*avec horreur.*) Je n'aime pas les enfans.... Otez-le de ma présence! où craignez ma fureur.

ELÉONORE.

C'est mon fils, il vous aime, ne craignez rien.

VOLMAR.

C'est votre fils! (*les comparant.*) Ah! oui, c'est bien lui... Je vous plains, il vous trompera un jour, il fera le malheur de votre veillesse; tenez, croyez-moi, abandonnez-le, renvoyez-le de pièds de vous, ne le souffrez pas davantage.

EDOUARD.

Maman, allons-nous-en, pourquoi rester près de ce méchant ?

ELÉONORE.

Eh! mon ami! c'est mon père! c'est le tien! c'est celui dont j'ai causé le malheur! Vois la situation où je l'ai réduit!

EDOUARD.

Comment! c'est-là grand papa ? comme il est effrayant!

VOLMAR.

Oh! qu'il est terrible ce jour! (*inquiet.*) Tenez! entendez-vous ?.. Les entendez-vous ? Ils viennent, mes gardiens!... Mais ils ne pourront me trouver! Je saurai me soustraire à leurs recherches... Eléonore... Eléonore! c'est elle que je ne puis bannir de ma pensée!

EDOUARD.

Dis-lui donc que tu es sa fille.

ELÉONORE.

Il ne me reconnaît pas.... Infâme Durville, voilà ce que me mérite ton indigne séduction!

VOLMAR, *furieux.*

Qu'ai-je entendu ? Durville! quel nom prononcez-vous? Que me veut-il ? Est-il ici ? Vient-il encore me porter un nouveau coup de poignard ?... Oui, c'est lui, le voilà, je le vois... Tiens, traître, reçois ta récompense. (*il frappe la terre.*) Ah! tenez... tenez... voyez couler son sang impur, la terre refuse de s'en abreuver!... Je suis vengé! (*il fait un sourire affreux.*)

ELÉONORE.

Dieux! quelle horreur!

---

## *SCENE VIII.*

LES PRÉCÉDENS, RUSTAU, BLAISOT. *gardiens, bucherons.*

» On entend du bruit, Volmar regarde autour de lui, le » bruit augmente, Rustau et les bucherons entrent. «

RUSTAU, *du haut de la montagne.*

PAR ici, le voilà, emparez-vous de lui!

» Volmar, les menace, parcourt le théâtre, on le pour- » suit, les bucherons lèvent leurs bâtons, et sont prêts » à frapper : Eléonore s'élance entr'eux et son père. «

ELÉONORE.

Arrêtez! c'est mon père.

EDOUARD.

Ne lui faites pas de mal, c'est grand papa.

VOLMAR, *voyant qu'on le défend, passe ses bras autour d'Eléonore, tourne la tête du côté des gardiens, et se met à rire.*

Bien, bien.

RUSTAU.

Otez-vous, madame, il est furieux, et vous avez tout à craindre de lui.

ELÉONORE.

Je brave tous les dangers, je ne quitte pas mon père : je veux le suivre.

RUSTAU.

Son père!... Mais laissez-nous au moins le désarmer, lui arracher....

VOLMAR, *menaçant.*

Le premier qui s'avance....

RUSTAU.

Retirez-vous, madame. (*aux bucherons.*) Amis, saisissez-le.

ELÉONORE.

Mon père! mon père!

EDOUARD.

Maman, ils vont lui faire du mal.

ELÉONORE.

Au nom de l'humanité ne le maltraitez pas.

RUSTAU.

Laissez-nous faire.....

» Les bucherons s'emparent de Volmar, il leur échappe, » et vient se jetter dans les bras de sa fille; on les sépare; » on lui arrache son arme : libre, il parcourt le théâtre, » Eléonore le suit toujours; il est de nouveau arrêté au » haut de la montagne; Eléonore et Edouard prient » qu'on ne le maltraite pas. Tableau. «

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

» Le théâtre représente un jardin dépendant de la maison » des foux; au premier plan, à droite de l'acteur, un » tombeau élévé sur une estrade de quatre marches. «

## *SCÈNE PREMIERE.*

M. DE SEYMOUR, BERTRAND, *domestique en livrée.*

*Seymour entre le dernier, avant, à ses côtés, Bertrand et un domestique.*

SEYMOUR, *à Bertrand, en entrant.*

DANS l'instant je pourrai vous entendre. (*au domestique.*)

Que m'annoncez-vous? Quoi! mon vieil ami, l'infortuné Volmar est parvenu à s'échapper, le malheureux!... Vous voyez que je ne saurais vous recommander trop de surveillance; la vie des insensés, que cette maison renferme, est entre vos mains, et la moindre négligence peut devenir funeste.... Vous avez, dites-vous, envoyé à sa poursuite?

LE DOMESTIQUE.

Rustau, à la tête de plusieurs hommes, a suivi ses pas.

SEYMOUR.

Il tarde bien à revenir.... Que ce nouveau malheur vous serve d'exemple à tous, soyez tout entier à vos devoirs, songez sans cesse que c'est ici l'asile du malheur, employez tous vos momens à secourir ceux qui vous sont confiés, partagez leurs peines, séchez leurs larmes, et c'est alors que vous aurez mérité le plus beau des titres, le seul qu'une âme sensible doit ambitionner, celui de bienfaiteur de l'humanité! Mais on tarde bien à revenir, chaque instant augmente mon inquiétude.... Que je paye cher un moment d'absence!.. Il faut envoyer de nouveau, il faut voir... Je ne puis rester plus long-temps dans cette incertitude.

LE DOMESTIQUE.

Le voilà! le voilà!

SEYMOUR.

Ah! je respire!

---

## *SCENE II.*

LES PRÉCÉDENS, RUSTAU, BLAISOT, *gardiens*, *bucherons*.

RUSTAU.

Nous voici, M. de Seymour.... Nous ramenons notre homme, mais ce n'est pas sans peine, il a rencontré, dans la forêt, une femme et un enfant, il ne voulait pas s'en séparer.

BERTRAND, *à part.*

Si c'était Eléonore!

BLAISOT.

Père Bertrand, cette dame!.... c'est elle!

BERTRAND.

Chut.

SEYMOUR.

Où est-il en ce moment?

RUSTAU.

Nous venons de le renfermer dans son appartement, et il paraît maintenant assez tranquille...

SEYMOUR.

Je cours le visiter.... Mais cette femme?

RUSTAU.

Elle le nomme son père.... Notre marche était si rapide, qu'elle n'a pu nous suivre ; son enfant, excédé par la fatigue, l'a obligée de s'arrêter ; je lui ai laissé deux de nos gens, pour l'amener jusqu'ici, elle veut absolument vous parler.

SEYMOUR.

A moi ?... Que me veut-elle ?

BERTRAND.

Ah! M. de Seymour, c'est une femme bien malheureuse... C'est à son sujet que je venais vous parler, permettez....

SEYMOUR.

Un instant, mon premier devoir est de visiter mon ami ; ( *on entend l'heure.* ) voici le moment ou les fous les moins dangereux viennent dans ce jardin se livrer à leurs amusemens ; je vous invite à la plus grande surveillance... Bertrand, suivez-moi, vous pourrez m'instruire. ( *il sort.* )

---

## *SCÈNE III.*

## RUSTAU, BLAISOT.

RUSTAU, *aux domestiques.*

ALLONS, ouvrez les portes : ( *à Blaisot.* ) eh bien! est-ce que tu restes-là ?

BLAISOT.

J'attends la récompense promise.

RUSTAU.

C'est à l'économe qu'il faut s'adresser.

BLAISOT.

Eh bien! venez avec moi, nous partagerons.

RUSTAU.

Non, je suis bien aise de rester ici, les foux vont venir, et je veux être témoin de leurs jeux.

BLAISOT.

Comment! les foux vont venir ici ?... Je ne reste pas.

RUSTAU.

Tu as tort ; j'ai entendu leur projet, et je me trompe, où ils vont nous offrir quelque chose de plaisant.

BLAISOT.

Ce n'est pas l'embarras, si vous restez, je peux bien me tenir derrière vous.

RUSTAU.

Tiens, les voici.

## *SCÈNE IV.*

LES PRÉCÉDENS, LES FOUX.

*Entrée des foux, qui forment un divertissement burlesque.*

RUSTAU.

EN voici assez... Voilà l'heure de se rendre au réfectoire, venez tous prendre des rafraîchissemens.

BLAISOT.

Des rafraîchissemens.... ah! pour le coup, j'en suis.

*Rustau et Blaisot sortent, précédés par les foux.*

## *SCENE V.*

BERTRAND, SEYMOUR.

SEYMOUR.

ENFIN, il est calme.... Mais, j'ai peine à revenir du récit que vous m'avez fait, quoi! Eléonore revient en ces lieux... C'est elle que son père a rencontré dans la forêt... Etrange événement!.. Quel motif peut l'amener? Ah! je la crois plutôt guidée par des raisons d'intérêt, que par un sincère repentir.

BERTRAND.

Bien au contraire, monsieur de Seymour, sa position vous fera peine, la douleur la plus vive est empreinte sur ses traits.

SEYMOUR.

J'ai peine à concevoir sa démarche; ôser revenir dans une ville d'où la voix publique l'a bannie; ne pas craindre l'ignominie et la honte! Ce projet ne peut s'attribuer qu'à deux causes: ou à une hardiesse peu commune, ou à un dévouement bien généreux. Fasse le ciel que ce dernier motif conduise ici ses pas.

BERTRAND.

Mais elle n'arrive point, je m'inquiète...

SEYMOUR.

Si les soins que j'ai pris des biens de son père ne me forçaient à lui rendre des comptes, je ne sais si je pourrais me résoudre à la recevoir.

## *SCENE VI.*

LES PRÉCÉDENS, BLAISOT.

BLAISOT

PÈRE Bertrand, la v'là, la v'là qu'arrive. Ah! mon dieu! qu'elle paraît fatiguée! elle a remis son enfant chez le gardien, et m'a prié de venir vous dire qu'elle était là.

BERTRAND.

Vous entendez, monsieur; eh bien! puis-je l'introduire?

SEYMOUR.

L'amitié qui me lie à son infortuné père, m'ordonne de la recevoir. Quelle vienne.

BLAISOT.

Oui, allez la chercher; moi, je vais aller voir rafraîchir les feux. (*Bertrand et Blaisot sortent chacun par un côté différent.*)

---

## *SCÈNE VII.*

SEYMOUR, *seul.*

Enfans rebelles! voilà votre dernier réfuge; vous vous livrez avec emportement à toutes vos passions; vous suivez aveuglément vos desirs. Vous ne songez pas alors aux peines que vous préparez aux auteurs de vos jours, et lorsque le voile de l'illusion se déchire, lorsque vous êtes détrompés ou abandonnés par ceux qui vous ont entraînés dans l'abîme de la séduction, alors vous venez, par vos larmes, émouvoir la sensibilité d'un père. Son cœur paternel ne peut se refuser aux sentimens de la nature, et il a la faiblesse de vous pardonner.

---

## *SCÈNE VIII.*

Les précédens, BERTRAND, *amenant Éléonore.*

BERTRAND.

Allons, du courage, madame, du courage; songez que de cette entrevue, dépend, peut-être, le sort de votre père.....

ÉLÉONORE, *s'avançant.*

Ce n'est qu'en tremblant, monsieur, que j'ose me présenter devant vous; vous l'ami de mon père, celui de mon enfance, le témoin de ma faute; vous me devez bien haïr?

SEYMOUR.

J'ai besoin, il est vrai, de me rappeler vos premières années, pour consentir à vous voir. Que me voulez-vous? (*à part.*) Comme ses traits sont altérés.

ÉLÉONORE.

Je venais implorer un pardon généreux..... lorsque j'ai appris l'horrible situation de M. de Volmar.....

SEYMOUR.

Et c'est alors seulement, que vous avez connu toute l'étendue de votre faute?

ÉLÉONORE.

Ah! les remords vengeurs, n'avaient pas attendu cet instant; voyez ma faiblesse, et vous acquerrez la certitude que depuis long-tems il n'est plus de repos pour moi... L'infâme Durville....

SEYMOUR.

Je sais tout, Bertrand m'a suffisamment instruit; mais que venez-vous faire en ces lieux? Votre père vous croit morte; voilà votre tombeau, que, pour satisfaire sa folie, j'ai fait élever dans ce jardin qui lui est consacré; c'est-là, qu'oubliant vos torts, les peines que vous lui avez causé, il vient quelquefois vous arroser de ses larmes. Que pouvez-vous désirer de plus?..... êtes-vous même en droit d'exiger davantage.

ÉLÉONORE.

Oui, monsieur, et de vous dépend mon sort.

SEYMOUR.

De moi?

ÉLÉONORE.

Voici mon projet..... Mon absence, et ma conduite ont privé mon père de sa raison; ma présence et mon repentir peuvent la lui rendre.... mais il est nécessaire que j'habite près de lui; que je sois seule chargée de le soigner. C'est de vous que j'attends cette grâce; si vous daignez me l'accorder, alors, je lui consacre tous mes momens, j'étudie ses goûts, je préviens ses desirs, j'essaie de détruire peu à peu la haîne qu'il me porte; et si je parviens à me faire reconnaître de lui, à obtenir mon pardon, je le sens, tous mes maux seront effacés.

SEYMOUR, *ému*, *à part.*

Bertrand m'avait dit vrai, elle mérite d'être excusée. (*haut.*) Mais si vous ne réussissez pas, si au contraire il vous bannit de sa présence?

ÉLÉONORE.

Eh bien! je mets mon fils entre les mains d'une famille honnête, pour qu'elle se charge de l'élever, et moi je reviens ici vous implorer pour être reçue au nombre des femmes destinées aux travaux de cette maison; alors, couverte d'habits grossiers, me livrant avec ardeur aux occupations que cette condition exige, je m'imposerai à moi-même la punition de mes fautes, et j'aurai la satisfaction de les expier sous les yeux de mon père.

SEYMOUR, *à part.*

Je ne puis résister à ce dernier trait. (*haut.*) Eléonore, tout vous est accordé, ce moment vous rend mon estime; employez les moyens que vous croirez nécessaires, vous me trouverez prêt à seconder vos efforts.

ÉLÉONORE.

Est-il vrai, me pardonneriez-vous?

SEYMOUR.

Et comment résister à votre langage; non, vous n'êtes point un enfant dénaturé, vous ne fûtes qu'égarée, vous méritez que l'on vous fasse grâce.

ÉLÉONORE.

Grand dieu, je te remercie, voici mon premier pas vers le bonheur.

SEYMOUR.

Voilà le moment où votre père vient respirer ici un air salutaire, retirons-nous.

ÉLÉONORE.

Laissez-moi lui parler.

SEYMOUR.

Dans un instant, mais auparavant, venez vous préparer à cette entrevue.... Le voici, venez.

(*Eléonore veut courir au-devant de son père, qu'elle apperçoit dans l'éloignement; Seymour la retient, et l'entraîne du côté opposé.*)

---

## *SCÈNE IX.*

VOLMAR, *seul.* (*Il arrive en réfléchissant; s'assied, regarde autour de lui, et dit:*

Il me semble que ce matin, j'avais près de moi une femme..... un enfant. (*avec effroi.*) un enfant!.... Il me semble encore qu'elle m'a arraché des mains de mes bourreaux..... elle avait les traits d'Eléonore..... d'Eléonore!..... oh! non.... (*montrant le tombeau*) Elle est là.... c'est là.... que je l'ai renfermée, aussi elle ne peut plus me quitter.... allons la voir.

(*il va au tombeau, paraît y prier un instant, puis il arrache une fleur, et l'effeuille auprès; il revient triste, les bras croisés, près l'avant-scène.*)

En voici encore pour un jour.... Je ne la verrai plus que demain.... demain.... toujours là.... (*montrant le tombeau.*) et jamais là.... (*mettant la main sur son cœur.*) Perfide Durville!.... ce mot est sorti de ma bouche.... non, non, je ne l'ai pas dit.... c'est le nom d'un monstre! Sans lui, Eléonore serait encore avec son vieux père; c'est lui, c'est lui qui est cause de tous mes maux.... mais je suis seul.... on m'a abandonné; elle aussi.... qui, ce matin, paraissait prendre pitié de moi.... me plaindre.... elle aussi m'a abandonné.

## *SCENE X.*

VOLMAR, ELEONORE, *amenée par M. Seymour.*

VOLMAR.

J'ENTENDS marcher.... ce sont sans doute mes bourreaux.

SEYMOUR, *à Eléonore.*

Ne craignez rien.... je le surveille. (*Il reste dans le fond.*)

VOLMAR, *se retourne, apperçoit Eléonore.*

Ah! (*il la touche, comme pour s'assurer si ce n'est point une ombre.*) C'est elle, bien elle, elle ne m'a pas abandonné.

ELÉONORE.

Moi, vous abandonner, jamais, jamais.

VOLMAR, *répétant avec force.*

Jamais.... tant mieux!.. ah! tant mieux... votre promesse me fait bien plaisir... mais dites moi, les méchants qui me tourmentent, voudront peut-être vous chasser..... ne les écoutez pas.... restez avec moi, restez je vous en prie.... nous parlerons d'Eléonore.

ÉLÉONORE.

Vous l'aimez donc toujours?....

VOLMAR.

Si je l'aime!.... un père peut-il haïr son enfant!

ÉLÉONORE, *à part.*

Grand dieu! mes maux sont effacés.

VOLMAR.

Ecoutez.... Des méchans, des gens cruels, m'ont assassiné; des vautours dévorans sont venus se disputer mon corps, ils ont enlevé ma chair par lambeaux; (*souriant et appuyant la main d'Eléonore sur son cœur.*) mais ils ont laissé mon cœur.

ÉLÉONORE.

Quel égarement!... Dites-moi, si Eléonore se présentait devant vous, la reconnaîtriez-vous?

VOLMAR, *cherchant.*

Si je la reconnaîtrais... Oh! oui, oui; si je la voyais avec une légère robe blanche, un simple ruban ceignant sa taille, une rose placée dans sa blonde chevelure.... Si j'entendais sa voix.... Oh, oui, alors je la reconnaîtrais! Mais elle est morte.... Je n'ai plus d'Eléonore.... (*Montrant le tombeau.*) Elle est là.

SEYMOUR, *à part.*

Quelle idée vient me frapper.

ÉLÉONORE.

Si elle venait se jetter à vos pieds, vous demander sa grace, avouer sa faute, que feriez-vous?

VOLMAR, *furieux.*

Si elle venait ! si elle venait ! eh bien ! je la frapperais d'un fer vengeur.

ÉLÉONORE.

Dieux !

VOLMAR.

Non, non, que dis-je ?... cela vous fait de la peine ?... Ah, qu'elle vienne, qu'elle vienne, mon cœur s'émeut en sa faveur, et pour toute vengeance, je l'arroserai de mes larmes, et la presserai sur mon sein.

SEYMOUR.

Je ne balance plus, venez, Eléonore.

ÉLÉONORE.

Pourquoi le quitter?

SEYMOUR.

Votre sort en dépend.

VOLMAR.

Où allez-vous ?

ÉLÉONORE.

Je reviens à l'instant, mon père.

VOLMAR.

Comment dites-vous.... mon père... ah ! il y a bien long-temps que je n'ai entendu ce nom.... dites le encore.

ÉLÉONORE.

Adieu, mon père.

VOLMAR.

Bien, bien, revenez ! ah ! revenez ! je ne puis plus me passer de vous ( *Volmar lui fait quelques caresses ; Seymour la presse de sortir.* )

ÉLÉONORE.

Que me voulez-vous donc.

SEYMOUR.

Les momens sont précieux, un instant encore, et tous vos malheurs seront peut-être effacés, fiez-vous à moi.

( *Ils sortent.* )

---

## *SCENE XI.*

VOLMAR, *seul.*

Mon père.... c'est singulier comme ce mot m'a fait plaisir... mon père... Ah ! qu'il est heureux, celui qui peut s'entendre nommer ainsi. Mon père ! eh ! pourquoi chérir ce titre ? m'a-t-il procuré le bonheur ? non jamais... il me semble que mes regards pénètrent dans l'immense éternité... que vois-je ? un père malheureux, abandonné par ses enfans, là, un vieillard couvert des lambeaux de la misère, et sa fille dans un palais somptueux se livrant aux plaisirs et à la joie quelle horreur ! mais, ces tableaux affreux

disparaissent. Un homme respectable, le front couvert de cheveux blancs, est pressé, caressé par sa nombreuse famille, ses petits enfans couvrent sa tête de fleurs nouvellement écloses; il sourit avec complaisance à leurs jeux enfantins; il veut les couvrir de baisers, des larmes d'attendrissement s'échappent de ses yeux, il succombe à l'excès de sa joie et l'amitié grave ces mots : « JOUISSANCE D'UN PERE. » ah! oui; je le sens; il est bien doux de porter ce titre, (*il rêve*) mais il faut que je travaille. Et mes fleurs, elles ne sont pas arrosées. Autrefois c'était Eléonore, aprésent, c'est moi, moi seul, toujours seul.

(*Il va près du tombeau arrose ses fleurs, il en cueille une qu'il attache sur la tombe.*)

---

## *SCENE XII.*

### BLAISOT, VOLMAR.

BLAISOT, *un morceau de pain à la main.*

Allons, on peut changer le proverbe; on peut dire, il mange comme un fou; ah mon dieu! comme ces gens là mangent.... cela m'avait tellement mis en train, que j'ai été obligé de quitter la salle, sans quoi, j'aurais voulu.... (*appercevant Volmar.*) ah! qu'est-ce que je vois.... c'est le fou de ce matin.... allons, je ne lui échapperai pas! c'est sûr.... quoique ça... il a l'air tranquille....

VOLMAR, *inquiet.*

Elle ne revient pas... elle aussi m'abandonne.

BLAISOT, *surpris.*

Il a parlé.... ah! il a vraiment parlé.

VOLMAR, *l'appercevant.*

Ah! c'est vous, eh bien, dites-moi?....

BLAISOT.

Ne m'approchez pas, oui... où j'appelle du monde.

VOLMAR, *sans l'écouter.*

Dites-moi, va-t-elle venir... vous a-t-elle dit... qu'elle reviendrait.

BLAISOT.

Ah! ça, qu'est-ce donc qu'il me dit, est-ce que je connais ses connaissances.

VOLMAR.

Mon ami, rendez-moi un service.

BLAISOT.

Son ami... trop d'honneur en vérité (*à part.*) ah! que je voudrais m'en aller.

VOLMAR.

Allez la chercher....

BLAISOT, *à part.*

Oui, monsieur, j'y vais, soyez tranquille... diable m'emporte si je sais ce qu'il veut dire. (*Haut.*) Je vais...

VOLMAR.

Mais non,

BLAISOT.

Allons, il ne veut pas que je m'en aille.

VOLMAR.

Non... elle ne reviendra pas... restez avec moi.

BLAISOT.

Jolie société ; ( *à part.* ) où me suis-je fourré.

VOLMAR, *avec amertume.*

Dois-je m'étonner d'être abandonné... je suis malheureux. ( *il réfléchit.* )

BLAISOT.

Le voilà qui rêve... si je pouvais m'évader, je l'aurais échappé d'une belle. Je crois que m'y v'là. ( *il va pour sortir.* Tiens ! qu'est-ce donc que j'vois? v'là toute la maison qui vient par ici ; en ce cas, je reste avec toute la maison.

---

## *SCÈNE XIII ET DERNIERE.*

M. DE VOLMAR, M. DE SEYMOUR, ELEONORE, BERTRAND, RUSTO, EDOUARD, GARDIENS.

» Ici tous les gens de la maison arrivent, escortant M. de » Seymour, Eléonore et son fils. Eléonore passe der- » rière le tombeau ; elle a une guitare à la main. M. » de Volmar est sur le devant de la scène, absorbé » dans ses réflexions. Tout le monde est grouppé au » fond. Eléonore sans être vue, prélude et fixe l'atten- » tion de M. de Volmar. Elle chante.

ÉLÉONORE.

L'amour a causé mon malheur ;
Mais mon répentir est sincère.
Pour moi, désormais, le bonheur
Sera dans les bras de mon père.

» Pendant cette romance, M. de Volmar a prêté l'oreille, » s'est approché du tombeau et a semblé écouter si la » voix n'en sortait pas. Après la romance, il dit, fort » ému.

M. DE VOLMAR.

Qu'ai-je entendu ?... quels sons ! il m'a semblé entendre ma fille... Je ne sais ce que j'éprouve... Mes sens sont agités. Ma tête, oh ! ma tête s'égare.

» Eléonore exécute une ritournelle, pendant laquelle elle » s'avance sur le devant du tombeau. M. de Volmar, » l'apperçoit, et dit, enchanté. «

La voilà, c'est elle !

ÉLÉONORE, *hors d'elle-même, et se précipitant dans les bras de son père.*

Mon père! je me meurs!

M. DE VOLMAR, *la montrant avec enthousiasme.*

Eléonore!

ÉLÉONORE.

Mon père!

M. DE VOLMAR, *appercevant M. de Seymour,*

Seymour! mon ami! ils me sont tous rendus!

M. DE SEYMOUR.

Mon cher Volmar. (*on se groupe.*)

ÉDOUARD.

Grand papa!

M. DEVOLMAR, *reprenant un moment d'horreur.*

Un enfant!

ÉLÉONORE, *serrant son père contre son cœur.*

C'est le mien, c'est mon fils.

M. DE VOLMAR, *revenant à lui.*

Ton fils! (*S'attendrissant.*) Qu'il soit aussi le mien! venez, venez tous sur mon sein; ce jour est le plus beau de ma vie.

M. DE SEYMOUR.

Remercions le ciel! il a joui d'un instant de bonheur.

*Tableau général.*

*FIN.*

# PIÈCES DE THÉATRE,

## *A SIX SOUS PIÈCE,*

Qui se trouvent chez FAGES, Libraire, boulevard Saint-Martin, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

TRAGÉDIES.

Ariane, de Corneille.
Athalie, de Racine.
Alzire, ou les Américains.
Andromaque, de Racine.
Bajazet, de Racine.
Beverley, de Saurin.
Catilina, ou Rome sauvée.
Le Cid, de Corneille.
Cinna, de Corneille.
Didon, de Lefranc.
Esther, de Racine.
Les Fureurs de L'amour.
Gabrielle de Vergy.
Gustave, de Piron.
Mariamne, de Voltaire.
Les Horaces, de Corneille.
Les Héros de Cuisine.
Inés de Castro.
Iphigénie en Aulide.
Mahomet, de Voltaire.
La Mort de Bucéphale.
Mérope, de Voltaire.
Mithridate, de Racine.
Médée, de Longepierre.
Mistouflet.
La Mort de César.
La Mort de Pompée.
Œdipe, de Voltaire.
Oreste, de Voltaire.
L'Orphelin de la Chine.
Phèdre, de Racine.
Rhadamiste et Zénobie.
Rodogune, de Corneille.
Sémiramis, de Voltaire.
Spartacus, de Saurin.
Turlututu et Cascarinette.
Venceslas, de Rotrou.
Zaïre, de Voltaire.

COMÉDIES.

L'Amant Auteur et Valet.
L'Aveugle Clairvoyant.
L'Avocat Patelin.
Le Babillard.
Le Calcul de la vie (nouveau.)
Le Cercle ou la Soirée, etc.
Le Consentement forcé.
Crispin rival de son maître.
Crispin médecin.
Le Cocher supposé.
La fausse Correspondance.
Le Cocu imaginaire.
Le Dépit amoureux.
Le Dedit.
Le Dificultueux (nouveau.)
L'Esprit de Contradiction.
L'Épreuve.
L'Ecole des maris.
Les fausses Infidélités.
Les fausses Confidences.
Célestine ou la fille Alcade.
La feinte par amour.
Le Florentin.
Le Français à Londres.
Les Folies amoureuses.
La Fausse Agnès.
La Femme romanesque (nouv.)
L'Impromptu de Campagne.
Les Jeux de l'amour.
Le Joueur, de Régnard.
Le Legs, de Marivaux.
Lucile, (nouvelle.)
Le misantrope.
Le Médecin malgré lui.
M. de la Chaponardière.
Nanine, de Voltaire.
L'Oracle, de Ste Foi.
Les Originaux.
La Partie de chasse d'Henry IV.
La Pupille, de Fagan.
Pigmalion, de J. J. Rousseau.
Le Prétendu et le Prétendant.
Le Père de famille.
Les Plaideurs, de Racine.
Le Père prudent.
Ribote le savetier, (nouvelle.)

Le Roi de Cocagne.
Le Retour d'Astrée ( nouvelle. )
Sganarelle.
Le Somnambule.
Les Suppléans ( nouv. )
Le Tartuffe.
Petit-Pot parodie de Tipoo-Saïb.
Turcaret, de Lesage.
Les Trois Frères Rivaux.
Une Journée de Frédéric II. (nouv.)
Les Vendanges de Surêne.
J'ai perdu mon procès.
La Grande Ville.

VAUDEVILLES NOUVEAUX.

L'Antiquomanie.
Arlequin tout seul.
Allons en Russie.
L'Amour au village.
Fanchon dans ses montagnes.
Les Deux sentinelles.
La Mère Camus.
Fanchon toute seule.
Le Voyage autour de ma chambre.
Lisette toute seule.
Le Soldat tout seul.
L'Ivrogne tout seul.
Chérubin tout seul.
Un Trait de Fanchon la vielleuse.
Le Repentir de Madame Angot.
Arlequin, Esclave a Bagdad.
L'Ivrogne et sa femme.
La Vérité dans le Puits.
La Sillomanie.
Madame révêche.
Le Hameau de Chantilly.
Le Vaudeville ou relache.
Cadet-Roussel aux champs Elisées.
Cassandre tout seul.
Croutinet ou le salon.
Colombine toute seule.
Cinq et Deux font Trois.
La Clef forée.
Figaro tout seul.
Florestan ou la leçon.
Frontin tout seul.
La Fille en Loterie.
Georges et Pauline.
Gilles bon ami.
Gilles tout seul.
Jean Racine et ses enfans.
Jean Lafontaine.
Jeannot tout seul.
Le Jugement d'empeigne.
Molière avec ses amis.
Nicaise tout seul.
La Lanterne magique.
Pradon sifflé, battu.
La Paix ou le retour.
Le Petit Chaperon rouge.
La Petite Revue.
Le Petit Jules.
Parlez pour moi.
Le Quaterne.
Le Singulier mariage.
Le Tableau de Raphael.
Tricotinet.
Molé aux champs Elysées.

MÉLODRAMES NOUVEAUX.

Sophie et Linska ou l'ambition.
Philippe d'Alsace.
L'Enfant sauvage.
La Fille coupable, repentante.
La Bergère de Saluces.
Madame Angot au Malabar.
Rachel ou la belle Juive.
Jacqueline d'Olzebourg.
Les Chevaliers du Lion.
Oreste ou les visions du crime.
Le Nain Jaune.
Guillaume le Conquérant.
Griseldis ou la vertu à l'épreuve.
La Tour du Sud.
La Belle Milanaise.
Eliza.
La Forêt Périlleuse.
La Fausse Isaure.
Joseph, en cinq actes.
M Jocrisse au Sérail.
Maria, ou la Forêt de l'Imberg.
M. de Croustignac.
Le Petit César.
Le Petit Poucet, en cinq actes.
Les Prestiges.
Richardet en quatre actes.
Riquet à la Houpe.
Rosaure de Valencourt.
Urbino et Juliana.
Les Victimes de l'ambition.
Repentir et générosité.
La Fille mal gardée.
L'homme d'airain.
L'Amour et l'Innocence
Zadig, ou la Vertu récompensée.

OPERAS.

Alceste, en trois actes.
Armide, en trois actes.
Les Deux Chasseurs.
Le Devin du village.
Les Horaces, en trois actes.
Vert-Vert ou le perroquet.

PQ
2459
V35F5

Varez, E. F.
La fille coupable

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY